

CITÉ TERRESTRE, CITÉ DE DIEU

Il n'y a pas de pire contresens sur la fête de Noël que d'y voir une parenthèse vite refermée, une brève échappée sur le ciel pour ceux qui sont encore sur la terre. De ce point de vue, le contresens laïciste et le contresens faussement spiritualiste peuvent être renvoyés dos à dos : le premier ne veut surtout pas que le sens religieux de la fête déborde vers l'extérieur, et le second ne veut pas que les souffrances du monde viennent perturber l'agencement liturgique. Alors même que l'on chante : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'il aime !* », cité terrestre et cité de Dieu restent donc chacune chez soi.

La pensée de l'Église est très différente. Elle considère que la cité terrestre est une réalité intermédiaire, un tremplin vers la cité de Dieu. Car la cité terrestre n'est pas neutre : son but est d'être au service des personnes pour créer les conditions de leur plein épanouissement. Cette tâche se déploie dans trois dimensions :

1/ Tout d'abord, un *partage équitable des biens matériels*. Nous savons à quel point nous en sommes loin à l'échelle mondiale, mais nous savons aussi que cela commence chez nous, à l'échelle de notre pays. La crise profonde que nous traversons nous le montre.

2/ En second lieu, la cité terrestre ne peut exister sans une vraie *communio des personnes*. Une société n'est pas automatiquement une communauté, ni même une collectivité : l'individualisme destructeur et la solitude qui rongent notre société le montrent suffisamment.

3/ Pour cela, il faut un projet commun, un *bien commun recherché ensemble*. Pour le croyant, la pointe de ce projet commun est le désir de Dieu. Mais pour tous, ce sera quelque chose qui transcende notre petit moi et nos revendications catégorielles, et qui fédère nos énergies et notre enthousiasme. C'est pour apporter leur aide à la recherche de ce bien commun que toutes les paroisses de France, à l'appel des évêques, ouvrent leurs portes au grand débat national qui se tiendra dans les prochains mois.

Charles Péguy disait de nos cités terrestres qu'elles sont « le corps de la cité de Dieu ». Si Dieu a pris un corps, n'est-ce pas pour insuffler une âme à ce corps qu'est notre humanité, et pour le faire grandir jusqu'à sa plénitude ?

**POURQUOI L'ÉGLISE PREND PART AU DÉBAT
AUTOUR DES « GILETS JAUNES »**

Ce titre n'est pas de moi : c'est celui de « *La Croix* » de ce jeudi matin, et il me convient tout à fait. Un titre désastreux aurait pu être « *Pourquoi l'Église ne soutient pas les gilets jaunes* », ou bien, tout aussi désastreux, « *Pourquoi l'Église soutient les gilets jaunes* ».

L'enjeu, en effet, n'est pas de soutenir ou de ne pas soutenir. L'enjeu immédiat est de trouver une issue à cette crise. Mais c'est beaucoup plus encore. Pourquoi ? Parce que les crises, surtout lorsqu'elles prennent une telle ampleur, sont toujours des symptômes de malaises plus profonds et plus anciens qui rongent une société de l'intérieur. Déjà, fin 2016, le Conseil permanent de la Conférence des évêques de France lançait un signal d'alarme : « Notre société semble comme à fleur de peau, à vif, une société sous tension qui réagit et sur-réagit... Lors des crises sociales et sociétales, les tensions peuvent vite monter. La contestation est devenue le mode de fonctionnement habituel, et la culture de l'affrontement semble prendre le pas sur celle du dialogue. »

De quoi avons-nous besoin ? D'abord de retrouver la capacité de dialoguer et la joie du dialogue de personne à personne, sans le prisme déformant des réseaux sociaux. Mais aussi de nous aider mutuellement à discerner de façon dépassionnée les causes de phénomènes sociaux qui nous prennent de court, à faire des préconisations pour un meilleur fonctionnement de notre système démocratique, à nous demander enfin vers quel bien commun nous voulons faire converger nos efforts pour en laisser le fruit aux générations futures.

Les milliers de paroisses dont dispose l'Église dans notre pays constituent autant de lieux possibles pour une telle réflexion qui n'aura de sens que si elle rassemble croyants et incroyants. Dans notre *Appel aux catholiques de France et à nos concitoyens*, nous invitons toutes les paroisses à ouvrir leurs portes avec générosité pour permettre un tel débat, et pour favoriser le cas échéant la remontée des solutions préconisées vers les élus.

En faisant cela, l'Église ne se substitue à personne. Elle fait ce qu'elle a toujours fait au bénéfice des sociétés humaines où elle vit. Peut-être, dans les semaines qui viennent, un journaliste publiera-t-il un article intitulé « *Pourquoi l'Église a été dans son rôle en se mettant au service du débat* » !

LES DIX NEUF BIENHEUREUX D'ALGÉRIE ET CHRISTOPHE LEBRETON

En ce samedi 8 décembre qui sera peut-être en France, et spécialement à Paris, le samedi de tous les débordements et de tous les dangers, en cette fête de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, l'Église d'Algérie célébrera la béatification des dix-neuf martyrs des années noires de la guerre civile algérienne qui a fait plus de 100 000 victimes dans ce pays.

« *Vous avez appris qu'il a été dit : "Œil pour œil et dent pour dent". Eh bien ! moi je vous dis de ne pas opposer de résistance au méchant* » (Mt 5, 38-39). Notre Christophe Lebreton, loir-et-chérien qui fut l'un des sept moines martyrs de Tibhirine, a interprété à juste titre cette parole du Seigneur non comme une incitation à la passivité, mais comme un appel à ne jamais chercher à riposter au méchant avec ses propres armes : « Ne résistez pas au mal en imitant le méchant ». Il s'agit de ne pas se faire complice de l'escalade de la violence, et de témoigner d'une autre manière de vivre qui suppose une lutte intérieure sans merci contre notre propre violence : « *Jésus, guéris-moi de la violence tapie en moi !* » implorait Christophe Lebreton dans sa prière.

Mais il y a plus encore : pour Christophe Lebreton, si Jésus a désarmé les images que l'homme se faisait de Dieu, faisant apparaître le « Dieu des armées » comme le « Dieu désarmé » et l'exposant à la méchanceté des hommes, c'est pour qu'à leur tour ses disciples vivent exposés comme Lui : « *Tu nous imposes la règle de l'Amour crucifié. Nos ennemis, tu les livres entre nos mains ouvertes de priants* » écrivait encore frère Christophe.

Il ne l'a pas seulement écrit, il l'a vécu jusqu'au bout, jusqu'au don ultime de sa vie. Quelle leçon pour nous et quel intercesseur pour notre diocèse, pour notre pays, pour notre temps !
Bienheureux Christophe Lebreton, priez, priez pour nous !

« NEVER AGAIN »

Pratiquement sans interruption depuis 2002 se déroulent aux États-Unis des rencontres entre des évêques catholiques français et des représentants des très importantes communautés juives présentes dans ce pays. Je viens d'avoir le privilège d'y participer pour la deuxième fois du 25 au 29 novembre.

C'est le cardinal Lustiger qui avait eu l'initiative de ce dialogue, qui s'est noué dès le départ avec des représentants de communautés juives dites « orthodoxes », voire « ultra-orthodoxes ». Ce terme est certes un peu trop général, d'autant plus qu'aux États-Unis il désigne avant tout des juifs qui ont repris conscience de leur appartenance au peuple juif à la suite de la *Shoah*. Le mot d'ordre « *never again* », plus jamais, qui figure à Washington sur le Musée de l'Holocauste, résume à lui seul cette prise de conscience. Il ne s'agit pas seulement de faire en sorte que l'extermination des Juifs ne se reproduise plus, mais de faire en sorte de remédier à l'oubli par Israël de sa spécificité et de sa mission dans le monde.

À cet égard, deux rencontres m'ont particulièrement impressionné. La première a eu lieu à New York, à la *Yeshiva University*. Il s'agit d'une université comme toutes les autres, ou presque : vous pouvez vous y inscrire pour étudier le droit, la médecine et toutes sortes d'autres disciplines. Mais on vous demandera de consacrer plusieurs heures tous les matins à l'étude de la *Torah*, la Parole de Dieu. Les étudiants se font face dans la salle d'étude et ils se posent des questions (poser des questions est un exercice typiquement juif !) à propos du même passage, recourant si besoin à l'aide du rabbin. Imaginez une université catholique où chaque matin on étudierait ainsi la Parole de Dieu : quelle révolution ce serait !

Une deuxième rencontre qui m'a beaucoup marqué était organisée, toujours à New York, à l'intérieur d'une famille. Il y avait là des personnes qui avaient oublié leur identité juive, puis en avaient retrouvé le sens grâce à des sessions organisées tout spécialement pour eux. Imaginez, là encore, des retraites sur le thème : « pourquoi et comment avez-vous oublié que vous étiez chrétiens catholiques ? »

Le peuple d'Israël est le peuple de la mémoire : il a beaucoup à nous dire dans un monde où sévissent tant d'amnésies humaines et spirituelles.

LA SYRIE OUBLIÉE

À nouveau, comme j'ai déjà eu l'occasion de le faire sur cette antenne, je voudrais me faire l'écho des nouvelles qui me parviennent de loin en loin de Syrie par Mgr Samir Nassar, archevêque maronite de Damas. Certes, la Syrie n'est pas le seul pays en guerre, ni peut-être celui où se déroulent les pires atrocités : le Yémen fait à juste titre la une des journaux. Mais le martyre de la Syrie se prolonge depuis si longtemps que la jeune génération n'a jamais rien connu d'autre que violence et pillage. Ajoutons à cela que ce qui se prolonge suscite toujours dans le monde médiatique la lassitude, puis l'oubli.

C'est précisément cela qui afflige le plus ceux qui sont plongés dans ce drame : « Le monde tourne la page et oublie la Syrie dans la misère », m'écrit Samir Nassar. Il oublie les 600 000 morts, dont beaucoup gisent on ne sait où, ce qui plonge les familles endeuillées dans l'impossibilité de vivre leur deuil. À ces morts s'ajoutent 200 000 disparus, dont deux évêques et quatre prêtres, et l'immense foule des 13 000 000 de réfugiés, « indésirables populations qui souffrent en silence, plongées dans l'angoisse, l'amertume et la perte ». Au total, « un peuple éclaté, dispersé devant l'avenir ».

Sachant que 2 500 000 logements sont détruits, que les zones industrielles sont anéanties et les infrastructures endommagées, que le blocus étouffe l'économie, que l'inflation est galopante, que les jeunes qui en ont l'occasion s'en vont tenter leur chance à l'étranger et ne reviennent pas, cette année encore la Syrie célébrera Noël dans les larmes.

Les pays sont comme les hommes : il est facile et rapide de les détruire, mais il faut beaucoup de temps pour les reconstruire. Nous n'avons pas fini d'entendre parler de la Syrie : commençons par ne pas l'oublier sur le long chemin d'espérance qu'il lui reste à parcourir.

LA VÉRITÉ QUI REND LIBRE

« L'exigence accrue de nos compatriotes sur ces questions est légitime : elle nous conduit à faire la lumière sur des faits qui suscitaient une réprobation silencieuse mais peu de sanctions. C'est une épreuve pour l'Église, mais les questions qui lui sont posées concernent en réalité l'ensemble des institutions et associations qui ont accueilli des mineurs. Il serait naïf de croire que l'Église catholique serait la seule concernée. Entreprendre de faire la lumière, comme elle le fait aujourd'hui, est par conséquent tout à son honneur. »

Je viens de citer les propos de monsieur Jean-Marc SAUVÉ, ancien vice-président du Conseil d'État, qui a accepté de présider la commission indépendante voulue par les évêques de France pour enquêter sur les abus sexuels commis dans l'Église, et qui partageait à *La Croix* sa manière de voir sa mission.

Ces propos sont à mon sens pleins de sagesse. Ils relèvent à la fois la prise de conscience récente de la blessure inguérissable des abus sexuels chez ceux qui en sont victimes, et la nécessité d'un examen de conscience de notre société sur des drames qui l'affectent tout entière (et pas seulement l'Église comme on cherche parfois à le faire croire). Or la société française, comme elle l'a maintes fois montré, est particulièrement réticente quand il s'agit de faire un examen de conscience sur les fautes de son passé : en la matière, les catholiques et singulièrement les évêques se doivent d'être précurseurs.

On peut aussi attendre des dispositions prises que cessent enfin les jugements expéditifs et diffamatoires sur les prêtres. J'ai déjà eu l'occasion de dénoncer le phénomène du bouc émissaire dont ils sont victimes, phénomène dans lequel les *media* portent une lourde responsabilité. Ce conditionnement de l'opinion n'est plus tolérable, et aucun argument basé sur la liberté de parole ne saurait le justifier.

« Le prêtre est appelé... à revivre l'amour du Christ époux envers l'Église épouse... Ainsi sera-t-il capable d'aimer les gens avec un cœur nouveau, grand et pur, avec un authentique détachement de lui-même, dans un don de soi total, continu et fidèle. » Ces paroles ne sont pas de moi, mais de saint Jean-Paul II (*Pastores dabo vobis*, 22). Elles n'énoncent pas un idéal inaccessible, elles disent ce qu'ont vécu et vivent tant de prêtres. L'oublier serait une injustice et une ingratitude sans nom envers ceux qui ont donné leur vie pour Dieu et pour leurs frères.

ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

À l'approche de la Toussaint et sans attendre le 2 novembre, les cimetières se sont couverts de fleurs. Cette précipitation à honorer les défunts et la confusion qu'elle engendre sur le sens de la fête de tous les saints, agacent souvent les pasteurs. Ils n'ont pas tort, car le culte des morts ne trouve son sens chrétien que s'il est éclairé par l'espérance de la vie éternelle et l'aspiration à être avec Dieu – la sainteté n'étant rien d'autre que cette communion accomplie. Mais il faut se garder de raisonner comme si le voisinage de la Toussaint était resté sans effet, au long des siècles, sur notre manière de regarder la mort : ce serait oublier que les fleurs dans les cimetières sont aussi une parure de fête et le signe d'une victoire dont on attend les effets avec confiance.

L'espérance chrétienne a une telle force qu'elle a même transformé le langage. Pour désigner le lieu où reposaient leurs morts, les païens parlaient de « *nécropole* », c'est-à-dire la ville des morts : un monde à part, à tout jamais séparé de celui des vivants, où se poursuivait peut-être une existence d'ombres. Nous avons un écho de cette conception dans le *shéol* biblique, où les âmes ne peuvent plus ni louer Dieu ni communiquer avec les vivants. À cette manière de voir les chrétiens ont opposé l'espérance de la résurrection, et ils en ont tiré les conséquences. Au lieu de la « nécropole » païenne placée à l'écart, ils ont situé autour de l'église, au milieu du village, un lieu appelé « *cimetière* » un mot qui littéralement signifie le « dortoir » : les morts, ou plus précisément les « défunts », c'est-à-dire ceux qui ont accompli leur vie en « s'acquittant » de leur mission sur la terre (c'est le sens du verbe latin d'où provient le mot « défunt »), ceux-là peuvent maintenant reposer en paix dans l'attente du dernier jour et du jugement de Dieu.

Oui, j'ai bien dit « jugement de Dieu ». Notre expérience humaine a abîmé le mot « jugement » en y mêlant souvent de l'injustice et de la vengeance. Mais je repense souvent à ce que disait le roi David qui avait pourtant un lourd péché sur la conscience : « *Que je tombe entre les mains du Seigneur, car sa miséricorde est immense, mais que je ne tombe pas entre les mains des hommes !* » (1 Chroniques 21, 13). Le geste insensé que vient d'accomplir un jeune prêtre d'un diocèse voisin et qui endeuille notre Église atteste, une fois de plus, que les hommes sont sans miséricorde. Mais notre Dieu n'est pas ainsi : sous son regard la mort, même la plus amère, n'est jamais tout à fait sans espérance.

NOTRE ÉGLISE EST L'ÉGLISE DES SAINTS

« Notre Église est l'Église des saints ! » À l'approche de la fête de la Toussaint, ce cri de Bernanos me revient en mémoire. Le passage de *Jeanne relapse et sainte* d'où il est tiré mérite d'être cité plus largement. Le voici : « Qui s'approche [de l'Église] avec méfiance ne croit voir que des portes closes, des barrières et des guichets, une espèce de gendarmerie spirituelle. Mais notre Église est l'Église des saints. Pour être un saint, quel évêque ne donnerait son anneau, sa mitre, sa crosse, quel cardinal sa pourpre, quel pontife sa robe blanche, ses camériers, ses suisses et tout son temporel ? Qui ne voudrait avoir la force de courir cette admirable aventure ? Car la sainteté est une aventure, elle est même la seule aventure ! Qui l'a une fois compris est entré au cœur de la foi catholique, a senti tressaillir dans sa chair mortelle une autre terreur que celle de la mort, une espérance surhumaine. »

La terreur de la mort qui habite tout être mortel ne cesse d'engendrer au sein de l'humanité les multiples formes de déni de sa condition. Emprisonnée dans une vie étroitement limitée, elle déploie une ingéniosité sans limites pour se donner l'illusion d'en avoir la maîtrise. Mais il est « une autre terreur que celle de la mort », pour reprendre l'admirable expression de Bernanos. Cette terreur, c'est la peur de passer à côté de sa vie et de mourir sans en avoir rien fait.

Lorsque cette peur-là est référée à Dieu, c'est elle qui transforme la terreur de la mort en chemin d'espérance et en désir de la rencontre. « Je veux voir Dieu, et pour le voir il faut mourir » aurait dit sainte Thérèse d'Avila dans son enfance, après sa tentative de fugue chez les Maures pour y subir le martyre. Il n'y a dans ces paroles aucun refus de vivre, mais la certitude que notre vie est ordonnée à une autre vie qu'elle prépare et laisse pressentir, la vie éternelle avec Dieu. Pour qui a compris cela, le pire des malheurs n'est pas la mort, mais l'oubli de notre destinée surnaturelle : « Ne nous laissons pas troubler par les appels qui viennent du Prince de ce monde qui voudrait faire de ce monde un paradis, y établir des conditions telles qu'elles nous fassent oublier Dieu, oublier la vie éternelle » disait le Père Marie-Eugène de l'Enfant Jésus, auteur d'une somme spirituelle intitulée justement *Je veux voir Dieu*.

« Nul d'entre nous, poursuivait avec humour Bernanos, n'aura jamais assez de théologie pour devenir seulement chanoine ; mais nous en savons assez pour devenir des saints. » Car pour devenir saint, il suffit de peu de chose : savoir qu'un grand amour est à l'origine de notre vie et qu'un grand amour nous attend à son terme. Comment pourrions-nous alors désirer autre chose que de tenter de conformer à cet amour ce temps que nous passons sur la terre, temps intermédiaire entre deux éternités ?

LES SEPT CONTRE TRÈBES ?

Pardonnez-moi ce jeu de mots facile qui fait allusion à la célèbre tragédie d'Eschyle intitulée *Les sept contre Thèbes*. Ce rapprochement avec des ennemis qui se multiplient ne m'est pas suggéré d'abord par Eschyle, mais par la parabole de l'esprit mauvais qui, chassé d'un homme, revient chez lui en compagnie de sept autres esprits plus mauvais que lui, de telle sorte que « l'état final de cet homme devient pire que le premier » (*Matthieu 12, 45*).

La petite ville de Trèbes dans l'Aude était déjà martyre en mars dernier lorsqu'elle subissait la prise d'otage au Super U où le colonel Arnaud Beltrame perdit héroïquement la vie. Et voilà que sept mois plus tard, les Trébéens sont frappés par une catastrophe naturelle bien pire encore par le nombre de victimes qu'elle fait, accumulant malheur sur malheur.

Mais les catastrophes sont-elles aussi naturelles ? Cette question est plus actuelle que jamais.

Revenons d'abord à notre parabole. On remarque que les sept mauvais esprits sont en réalité au nombre de huit : le premier qui a été chassé, et les sept autres pires que lui avec qui il est revenu. Sept plus un : comme si derrière la diversité des maux qui affligent l'humanité, il y avait une force unique qui les récapitulait tous.

On a reproché à la foi chrétienne de mélanger le volontaire et l'involontaire en affirmant que tous les malheurs de l'humanité venaient du péché. Qu'un islamiste tue des gens, cela a peut-être à voir avec le péché, mais qu'un orage meurtrier fasse des dizaines de morts, quel rapport avec l'agir humain ? C'est déjà la question que posait Camus dans la *Peste* et qui le faisait se révolter devant la mort d'un enfant. Or nous voyons aujourd'hui que même les phénomènes dits naturels comme les pluies diluviennes et les inondations peuvent avoir pour origine le péché des hommes : c'est bien l'humanité qui est responsable du dérèglement climatique.

Les sept contre Trèbes. Sept esprits plus mauvais que le premier, mais que le premier a ramenés avec lui. Mille malheurs pires que le péché, mais que le péché draine dans son sillage. Le philosophe polonais Leszek Kolakowski, revenu de la doctrine marxiste selon laquelle l'origine de tous nos maux est extérieure à l'homme, finissait par écrire à la fin de sa vie : « L'aptitude à se sentir coupable est la condition pour être homme. »

JUIFS ET CHRÉTIENS, LES DIFFICULTÉS DU DIALOGUE

Un article du pape émérite Benoît XVI sur les relations entre christianisme et judaïsme a suscité des réactions mitigées de la part d'un certain nombre de juifs. Ces réactions nous rappellent une fois de plus la difficulté d'un vrai dialogue non pollué par les conflits affectifs, en particulier du côté des juifs qui gardent en mémoire les persécutions endurées de la part des chrétiens. À partir de la séparation de l'Église et de la Synagogue, chrétiens et juifs ont poursuivi chacun de son côté leur histoire propre, et il n'est pas étonnant que ces histoires soient entrées en conflit. Les uns et les autres oublièrent finalement que ce que nous appelons « Ancien Testament » n'est la propriété de personne : par rapport à lui nous sommes tous des héritiers.

Dans une interview sur ce sujet, le rabbin Rivon Krygier dit trouver « blessant et réducteur » qu'Israël « apparaisse comme un simple maillon dans une chaîne qui mène inéluctablement au Christ ». Cette réflexion très épidermique m'a fait penser à la généalogie de Jésus dans les évangiles de Matthieu et de Luc. Tous les noms, même les plus grands (pensons à Abraham ou à David) sont égrenés comme les maillons d'une chaîne, mais c'est précisément de là qu'ils tirent leur grandeur. Elle tient en effet à leur décision libre de ne pas interrompre la chaîne, c'est-à-dire d'accomplir en plénitude leur vocation de passeurs. Il n'y a là rien de réducteur, à condition d'avoir bien présent à l'esprit le dynamisme de la Révélation divine, qui interdit de la figer à quelque moment que ce soit.

La divergence de fond ne porterait-elle pas justement sur la question de savoir si nous nous considérons humblement comme les maillons d'une chaîne ou si nous pensons que tout s'accomplit, et donc s'arrête, avec nous ? C'est une réponse fautive à cette question qui a mené, du côté de l'Église, à la théologie dite de la « substitution » selon laquelle l'Église ayant pris la place d'Israël, Israël n'a plus de raison d'être dans le monde. Mais n'existerait-il pas un phénomène analogue du côté des juifs, avec l'idée que l'actuel État d'Israël serait l'accomplissement des promesses de Dieu et que l'attente juive serait maintenant comblée ? C'est une question qui, en tout cas, vaut la peine d'être posée, même si elle ne plaît guère à nos amis juifs.

LE DIABLE PROBABLEMENT

« *Le diable probablement* » est le titre d'un film de Robert Bresson. Dans un autobus, une passagère s'interroge : « Qui est-ce donc qui s'amuse à tourner l'humanité en dérision ? Oui, qui est-ce qui nous manœuvre en douce ? » Et un autre passager lui répond : « Le diable probablement ».

Si je ne croyais pas en Dieu, il me semble que j'y serais conduit devant l'évidence aveuglante d'une volonté destructrice à l'œuvre dans le monde. Sa manière d'agir consiste à détruire la confiance et à universaliser le soupçon. La confiance est la forme humaine de la foi : si elle est détruite, comment la foi pourrait-elle subsister ? Si je crois en Dieu, c'est d'abord parce que j'ai fait confiance à des personnes qui croyaient en lui et que j'ai vu la belle cohérence de leur vie avec la foi qu'elles professaient.

« Vous êtes en train de faire allusion aux conséquences des abus sexuels dans l'Église ? » me direz-vous. Oui, mais pas seulement. Je redoute l'avènement d'une société où tout le monde apprendrait à se méfier de tout le monde, où toute attitude désintéressée passerait pour un calcul et pour le camouflage d'une perversité cachée, où distiller le soupçon passerait pour la seule manière de dire la vérité. Alors, celui que saint Ignace appelle « l'ennemi mortel de la nature humaine » aurait gagné la partie.

C'est justement contre lui que le pape François nous appelle, en ce mois d'octobre, à pratiquer la vénérable prière du Rosaire. Contre celui, écrit-il, que « la tradition biblique nomme le *séducteur du monde*, le *père du mensonge*, ou *Lucifer*, celui qui se présente comme un ange de lumière, mais qui, sous l'apparence du bien, cherche à tromper ». Et le Pape nous invite à prier le Rosaire chaque jour, pour que la Vierge Marie aide l'Église en ces temps de crise, et à prier l'Archange Saint Michel afin qu'il la défende et défende l'humanité des attaques du démon. Alors, chers amis, pas une seconde à perdre : prions et faisons pénitence pour que le diable ne soit pas le plus fort – car il ne tient sa force que de la faiblesse de notre foi.

CHRONIQUE RCF BLOIS 28 SEPTEMBRE 2018

AU SUPERMARCHÉ

Ce n'est pas vraiment un supermarché, encore moins un hypermarché : c'est plutôt ce qu'on appelait dans mon enfance un « Félix Potin ». Je ne sais pas si c'est à cause du mot « potin », mais le fait est qu'on y entend par moments quelques bribes de conversations, alors que dans les hypermarchés règne un silence de cathédrale.

Dans ce Félix Potin donc, où je venais pour la première fois, se trouvait près de la caisse un panonceau avec la phrase suivante : « ICI NOUS NE SERVONS PAS LES PERSONNES QUI TÉLÉPHONENT – POUR NE PAS LES DÉRANGER ».

Comme vous peut-être, il m'est arrivé d'être dérangé dans le train par l'effarante impolitesse et l'incroyable impudeur de personnes qui téléphonaient comme si elles étaient seules au monde. Il est vrai que cela peut permettre de glaner au passage des informations importantes : « Je suis dans le train – et toi, t'es où ? », « on se retrouve à l'arrivée à la gare », et autres sentences de même facture.

Quand ce genre de conversation se prolongeait, je me suis parfois approché de l'*homo telephonicus* en pleine activité pour lui dire avec un air aussi aimable que possible : « Auriez-vous, madame, monsieur, l'extrême obligeance de passer vos communications sur la plateforme ? » Et je dois avouer que jamais, au grand jamais, il ne m'est venu à l'idée que je risquais de déranger l'individu. Pour savoir cela, il aura fallu que j'entre dans un supermarché et que je découvre sur un panonceau toute la délicatesse de ces personnes chargées de servir les clients et soucieuses de ne pas les déranger en interrompant par mégarde leur conversation téléphonique.

Il m'a manqué le temps d'observer si les clients concernés préféreraient raccrocher leur téléphone pour régler leurs achats, ou bien continuer leur conversation envers et contre tout. Mais j'ai trouvé cet appel au respect tout à fait salutaire. L'important est en premier lieu de renoncer à faire deux choses à la fois, en second lieu de hiérarchiser ce que l'on fait ; et dans tous les cas, de se réhabituer à avoir devant soi des personnes et non des machines à régler ses achats : à cet égard, le panonceau du Félix Potin est sans doute un bon début. Cela étant, beaucoup de travail reste à faire pour que ceux et celles qui sont rivés sur leur tablette dans les trains ou les autobus acceptent de temps en temps de lever le nez pour reprendre conscience de l'existence du reste de l'humanité, ou tout simplement pour regarder le paysage.

OÙ L'ON REPARLE DE BIOÉTHIQUE

La déclaration des évêques de France qui vient d'être rendue publique fera date dans le débat sur la procréation médicalement assistée (PMA). Son titre, *Respectons la dignité de la procréation*, indique bien l'enjeu : c'est celui de l'accord nécessaire entre le désir d'enfant, « signe que l'amour appelle au don de la vie », et le souci que l'enfant lui-même puisse naître et grandir dans des conditions qui respectent sa dignité de personne humaine.

De ce double enjeu découle la dynamique du texte.

1/ Il commence par redire que tout ce qui touche à la procréation fait partie de la dignité de la personne. Cela exclut, même pour répondre à des situations de frustration, que la procréation soit voulue à tout prix, au risque de devenir « une fabrication, une marchandisation ou une instrumentalisation » et qu'elle « s'affranchisse d'une relation d'amour intégrant le corps ».

2/ Le texte rappelle ensuite les principaux problèmes éthiques posés par les pratiques actuelles : le devenir des embryons surnuméraires, l'anonymat de l'origine paternelle en cas de don de sperme, le danger de dérive eugéniste avec la sélection des embryons. Avec l'AMP « pour toutes les femmes », ces problèmes éthiques seraient démultipliés et la mission de la médecine, qui est de soigner des pathologies, se trouverait pervertie au profit de logiques commerciales. Or la stérilité est une pathologie, le désir d'enfant de couples de même sexe n'en est pas une. Si l'on ouvrait cette nouvelle boîte de Pandore, plus rien n'empêcherait la légalisation de la gestation pour autrui, de l'insémination *post mortem*, de la fécondation de femmes ménopausées, etc.

Les États généraux de la bioéthique voulus par nos gouvernants au début de cette année ont montré que les Français réagissaient avec sagesse et refusaient massivement ces dérives. La question est maintenant de savoir si nos gouvernants respecteront la volonté du peuple qu'ils ont eux-mêmes consulté, ou s'ils céderont à la pression des *lobbies*.

FRANÇOIS : L'HOMME ET LE MESSAGE

Un des paradoxes du pape François est que cet homme qui s'est désigné lui-même le jour de son élection comme « l'évêque de Rome », et qui est intimement convaincu qu'il faut laisser tous les échelons de la vie de l'Église jouer pleinement leur rôle, se trouve contraint, dans notre univers hyper-médiatisé, d'assumer le rôle d'une sorte de « curé de l'humanité », à la suite de tous ses prédécesseurs depuis Paul VI.

Dans le film que lui a consacré Wim Wenders « *Le pape François, un homme de parole* », le pape assume sans complexe la personnalisation de sa fonction. Pour autant, ce documentaire n'est pas un outil de propagande. Il est une réponse à la légitime interrogation de nombre de nos contemporains : qui est au juste Jorge Bergoglio, devenu le pape François ?

Le pacte entre Wenders et François était simple : François devait se présenter tel qu'il est. Et pour cela, il devait regarder le spectateur dans les yeux, ce qui a été rendu possible par un procédé ingénieux appelé « Interrotron », une sorte de prompteur à l'envers qui permettait au Pape de voir le réalisateur à l'écran et de le regarder pendant qu'il lui parlait.

Mais ne nous méprenons pas. Pour Wenders, permettre à François de se présenter tel qu'il est, ce n'est pas le faire se livrer à un grand déballage sur lui-même, mais c'est lui donner le champ libre pour dire ce qui l'habite : « *j'ai imaginé un film dont le cœur serait le message du Pape* », explique le réalisateur.

Qu'est-ce qui est premier dans François : l'homme ou bien le message ? La réponse que nous fait entrevoir le documentaire de Wim Wenders est assez exceptionnelle en notre temps où trop de personnages publics se préoccupent avant tout de leur image : chez François, l'homme et le message sont liés entre eux au point de ne pouvoir être séparés. Le pape François est un homme qui vit ce qu'il dit, et qui nous prend à témoin. Il fait partie de ces rares personnalités en présence desquelles l'indifférence est impossible.

DÉFENDRE L'INSTITUTION ?

Un jour récent, tandis qu'en mâchouillant mon stylo je tentais de rédiger quelques réflexions sur ce qu'il est convenu d'appeler « l'affaire Barbarin », un ami à qui je demandais son avis me dit : « Malheureux, n'écris surtout pas ça, tu vas avoir l'air de défendre l'institution ! » J'aurais pu répondre que l'institution en question, à savoir l'Église catholique, est d'abord ma mère, et qu'il est assez compréhensible qu'on défende sa mère quand elle est attaquée. Mais cette mise en garde m'a conduit à m'interroger sur la raison d'être des institutions et sur l'opportunité de les défendre.

Faisons un peu d'étymologie. Derrière le mot « *institution* », il y a la vieille racine indo-européenne « *st* » qui exprime l'idée d'être debout et qu'on retrouve dans l'anglais *to stay* ou dans le mot *station*. Une institution, par conséquent, c'est ce qui permet aux personnes de se tenir debout, comme l'exprimait le beau titre d'« instituteur », malencontreusement remplacé il y a quelques années par celui jugé plus valorisant de « professeur des écoles ».

Mais il ne suffit pas de rappeler le sens des mots : encore faut-il que ceux qui ont mission de servir une institution aient des comportements cohérents avec les finalités qu'elle poursuit. La finalité de l'Église est la plus noble qui soit : rien de moins que la sainteté ! Il n'est donc pas étonnant que les péchés des membres de l'Église apparaissent plus scandaleux encore que ceux que peuvent commettre les membres de n'importe quelle autre institution. Et que les péchés des prêtres, ministres de l'Église qu'un sacrement spécial a consacrés, soient perçus à juste titre comme absolument intolérables. « Nous ressentons de la honte, écrit le Pape François, lorsque nous constatons que notre style de vie a démenti et dément ce que notre voix proclame. »

La phobie contemporaine devant tout ce qui peut ressembler à une défense des institutions, et l'acharnement que l'on met parfois à détruire ce qui peut leur rester d'autorité ou de prestige, ne peut rien apporter de bon pour personne. Mais une institution, et l'Église plus que toute autre, se doit d'être crédible dans les buts qu'elle poursuit. C'est pourquoi le Pape nous appelle tous à demander pardon « pour nos propres péchés et pour ceux des autres ». En tant que membres de l'Église, nous sommes embarqués dans le même bateau, et nul n'a le droit de dire qu'il n'est pas concerné. Défendre l'institution, c'est d'abord cela : porter ensemble le poids du péché et nous aider les uns les autres à grandir en sainteté.

ORDINATIONS

Le mois de juin, avec les fêtes de la Nativité de Saint Jean-Baptiste (le 24) et de Saint Pierre et Saint Paul (le 29) est traditionnellement le mois des ordinations sacerdotales. À l'époque où j'étais prêtre du diocèse de Paris, c'est-à-dire pendant près d'un quart de siècle, je n'aurais manqué pour rien au monde le grand rendez-vous diocésain du samedi précédant le dernier dimanche de juin, où les ordinations commencent à 9 heures 30 sur le parvis de Notre-Dame pour se poursuivre après la liturgie de la Parole à l'intérieur de la cathédrale. Je suis encore bouleversé en me rappelant le grand Bourdon Emmanuel de la tour Sud qui sonne tout au long de l'imposition des mains à coups graves et réguliers, comme on sonne à la messe pour signaler tout alentour la consécration du pain et du vin sur lesquels le prêtre étend les mains en appelant l'Esprit Saint. Ce que vivent ceux qui sont en train de devenir prêtres, ce que j'ai vécu moi-même il y a trente-quatre ans dans cette cathédrale, cette venue de l'Esprit Saint sur nos personnes et sur nos existences, c'est ce que nous allions faire à notre tour quelques minutes plus tard en concélébrant pour la première fois aux côtés de l'archevêque : des mains d'évêques et de prêtres s'étaient posées sur nous comme sur les pains de l'offrande, et à notre tour nous consacrons le pain et le vin, en ce jour où nous venons de naître à la vie nouvelle de prêtres de Jésus-Christ – pour l'éternité.

Devenu évêque auxiliaire de Lyon, j'ai connu pour la première fois les fins de mois de juin sans ordinations. Ce fut une prise de conscience de la grande misère de l'Église de France, notre Église, dont la bulle parisienne donne une image trop optimiste. Nous savons bien que dans notre diocèse de Blois, les années sans ordinations sont plus nombreuses que les autres. Mais nous ne saurions nous y résigner, faire comme si l'appel de Dieu avait cessé de retentir, alors que notre foi et notre espérance sont requises. C'est pourquoi chaque année, à la fin du mois de juin, que nous ayons ou non de nouveaux prêtres, nous nous rassemblerons à la cathédrale pour prier et supplier. Je vous y invite, cette année, samedi 23 juin, en la vigile de la Saint Jean-Baptiste, à partir de 18 heures.

